

Le Bas-Poitou compte plus de deux cents écoles dont le financement repose sur le clergé et la charité privée. Ces écoles complètent l'action religieuse des prêtres dans les paroisses.

Pour minimiser l'existence de cette œuvre scolaire, d'aucuns objecteront que de nombreux insurgés de 93 ne sauront pas encore signer de leur nom. C'est la stricte réalité historique. La situation est très inégale d'une paroisse à l'autre et on est encore loin de pouvoir apprendre à lire et à écrire à tous les enfants. Souvent, on se contente de leur apprendre des rudiments du catéchisme avec des tableaux peints, comme le faisait Grignon de Montfort. L'objectif premier de l'instruction dans les campagnes est alors beaucoup plus de donner des rudiments de culture religieuse que d'apprendre à écrire. Et si les insurgés de mars 93 ne savent pas tous signer, du moins adoptent-ils des comportements religieux qui laissent peu de doute sur l'efficacité de l'évangélisation de la région.

## CONCLUSION

GRIGNION DE MONTFORT  
ET LES SOULÈVEMENTS VENDÉENS

La Révolution est bien accueillie par les populations des Mauges et du Bas-Poitou. Le clergé salue avec enthousiasme l'annonce d'un changement. L'abbé Bernier, curé de Saint-Laud d'Angers, future éminence grise de l'insurrection, suit le mouvement général.

Cependant, les populations ont peur devant les incertitudes de l'avenir. L'hiver terrible de 1788-1789, les bourrasques du printemps, un commencement d'été très pluvieux apparaissent comme des calamités naturelles envoyées par Dieu et des signes annonciateurs de l'orage menaçant...

La crise économique qui sème la désolation et la misère renforce la conviction qu'un grand événement se prépare.

Nous savons que l'Église traditionnelle est eschatologique par essence : elle a répandu chez les fidèles non seulement la crainte du Jugement dernier, mais la croyance en la réalisation de prédictions défavorables si les hommes n'ont pas un comportement digne face à Dieu.

Le bras de Yahvé est une véritable épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête de ces pauvres croyants. Aussi, dès que la Révolution survient, elle est immédiatement interprétée comme le prélude à un bouleversement total, à une fin des temps. Les curés de paroisse ont longuement préparé leurs ouailles à ce brusque avènement qui leur apparaît comme la réalisation d'une vengeance divine.

On croit beaucoup à l'époque à une très vieille prédiction de Joachim de Flore, répandue par les jésuites sur la venue de l'Antéchrist et la corruption de l'Église. L'arrivée de cet Antéchrist, dit la légende, sera aussitôt vengée par la victoire des forces du bien sur le mal et un nouvel ordre religieux sera installé.

Grignon de Montfort, en prophétisant lui-même, a préparé le terrain à la croyance en l'établissement d'une véritable théocratie. Or, ce moment semble arrivé : l'Antéchrist, c'est la Révolution impie qui renverse les autels et les tabernacles, profane les vases sacrés, remplace Dieu par des idoles païennes.

Montfort lui-même prophétisait et, de son vivant, on pouvait constater leur réalisation.

La Révolution, bouleversant les habitudes traditionnelles, va rendre les habitants des campagnes inquiets, et ceux-ci attendent des oracles du ciel. La « folle » de Somloire, dans les Mauges, prédit de grands malheurs.

L'anxiété qui s'est emparée de ces populations les rend très réceptives à toutes les rumeurs, aux bruits qui circulent plus vite qu'à aucune autre époque.

Quelle ne sera pas la surprise des habitants de voir dans chaque paroisse les bourgeois aux perruques poudrées qui, hier, n'allaient pas à la messe, se rendre en grande pompe aux offices religieux, célébrant l'avènement de la nouvelle ère ! Certains prêtres, intrigués aussi par ce retournement subit des « impies » de la veille, ne cachent pas leur scepticisme face à ce phénomène. Les loups se seraient-ils transformés en brebis pour pénétrer dans la bergerie ?

L'abbé Marchais, curé de La Chapelle-du-Genêt, dans les Mauges, fustigeait, dès 1772, dans ses sermons, « certains faux savants et prétendus esprits forts qui sous le nom de philosophes croyant tout connaître et savoir, prétendent devoir tout attribuer au cours ordinaire de la nature et ne voient aucune Providence divine dans le gouvernement de l'univers. »

Ceux qui s'élèvent contre le dogme traditionnel sont des orgueilleux car ils tiennent tête à Dieu, comme Lucifer, le chef des démons, dans la religion chrétienne.

Dès juillet 1789, il se lamente devant ses paroissiens comme le prophète Jérémie :

– O temps ! ô mœurs ! ô jours de désolation !

Et il prépare ses ouailles à accepter en silence les maux qui s'annoncent.

Dieu offre par tous ces maux l'occasion unique de gagner le ciel ; « les souffrances sont des traits de miséricorde à notre égard et des moyens efficaces de sanctification », ajoute l'abbé Marchais.

La force de cette religion est ainsi de préparer les gens à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Le curé des Mauges met aussi sévèrement ses fidèles en garde contre les idées de la Révolution :

– La liberté et l'égalité sont les plus dangereux de tous les maux, dit-il dans son sermon du 27 septembre 1789. Sous le nom imposant de liberté naturelle à l'homme et d'égalité pour la manière de naître, ils vous inspireraient bien promptement le plus dangereux de tous les maux qui est l'indépendance et le prétendu plaisir de ne vivre qu'à sa volonté. Bientôt, ils vous persuaderaient qu'en qualité d'hommes étant tous égaux, chacun est maître dans sa condition et que les droits, privilèges et exemptions particuliers attribués jusqu'à présent à certaines familles ou dignités ne sont que des abus. »

L'abbé Marchais rejette ainsi clairement le bouleversement par la Révolution d'un ordre social régi par la Providence divine. La Révolution a fait de l'individu lui-même le souverain maître de son destin, alors que, selon le dogme traditionnel, seule la Providence de Dieu réglait l'ordonnancement du monde et le destin de l'homme, pauvre pécheur devant l'Éternel.

La Révolution défie le peuple en en faisant le dépositaire de la souveraineté nationale alors que, pour les chrétiens, il n'y a qu'un seul souverain, Dieu. Le transfert de souveraineté de Dieu au peuple rend donc le conflit de doctrine inévitable.

Les curés de paroisse traditionnels ne pouvaient donc pas accepter une remise en cause aussi fondamentale. Pour de nombreux prêtres traditionnels, la Révolution ouvrait la porte à tous les excès en prônant la liberté et l'égalité et risquait d'anéantir un siècle d'évangélisation patiente.



Certes, tout le clergé ne pense pas comme l'abbé Marchais. Et nombre de prêtres ont accepté des fonctions électives dans leur département. Mais la Révolution a semé l'inquiétude, et le peuple, ébahi, écoute les promesses mirifiques qui lui sont faites.

Comme l'a dit Tocqueville, « on plaint alors souvent les paysans, on parle d'eux sans cesse; on recherche par quels procédés on pourrait les soulager; on met en lumière les principaux abus dont ils souffrent et l'on censure les lois fiscales qui leur nuisent particulièrement. » Il ajoute : « On est d'ordinaire aussi imprévoyant dans l'expression de cette sympathie nouvelle qu'on l'avait été longtemps dans l'insensibilité. »

Les promesses sont très audacieuses : il y aura moins d'impôts, ce sera la fin des privilèges, la milice tant haïe sera abolie.

Mais les premières mesures de la Révolution ne touchent pas directement les paysans. Les biens du clergé sont massivement vendus à des bourgeois, souvent membres de la Garde nationale. Leur rapacité n'a d'égale que leur mépris pour la religion du peuple. La vente des objets du culte suscite aussitôt la méfiance vis-à-vis de la Révolution et la descente des cloches est une véritable provocation.

Les curés sont dessaisis des biens qui assuraient leur subsistance et leur permettaient de pourvoir aux soins des indigents et des pauvres de la paroisse. La vente des borderies aux enchères publiques suscite les premiers rassemblements hostiles au nouveau régime.

La Constitution civile du clergé met ainsi fin au charme enchanteur des premiers jours. L'obligation de prêter serment à cette Constitution éloigne d'elle des prêtres acquis pourtant à l'idée de la nécessité de réformes sociales et politiques.

Jusqu'à la Révolution, les habitants de l'Ouest pouvaient pratiquer leur religion sans encombre. Ils étaient libres d'aller aux pèlerinages, libres de vénérer les saints et la Vierge, libres de réciter leur chapelet. La religion déployait ses fastes grandioses, les enfants, vêtus de parures d'anges, se pressaient nombreux à la communion, et tous continuaient à croire à leur façon. Mais la

liberté du culte, proclamée en 1789, n'est plus respectée dès le printemps 1791.

Les premières émeutes éclatent dans le Marais breton, à Saint-Étienne-du-Bois, Saint-Christophe-du-Ligneron dès 1791; et dans les Mauges, les tensions montent, de par les exactions commises par La Révellière-Lépeaux.

Ces réactions n'eussent point surpris un Voltaire qui maugréait devant la tentative d'assassinat du roi de Pologne. La politique religieuse de la Révolution n'avait rien d'original. Joseph II venait d'en essuyer les conséquences dans son Empire. Cette expérience austro-hongroise mérite d'être méditée par les historiens. Que venait de faire Joseph II? Le souverain catholique, disciple des philosophes français, voulut instaurer un culte très dépouillé, comme le pratiquaient les jansénistes. Guidé par son souci de rationalisation, il réorganisa complètement l'administration de l'Église, procédant à de nouveaux découpages des paroisses et des évêchés. Jugeant les moines inutiles, il fit fermer brutalement les monastères et disperser leurs biens; ces mesures furent appliquées par des fonctionnaires hostiles à la religion du peuple qui se conduisirent parfois avec brutalité. Appliquant de façon très tatillonne sa conception de la religion, Joseph II allait choquer profondément les populations habituées au faste des fêtes religieuses, au culte des saints, aux pèlerinages nombreux, aux processions du saint sacrement. Joseph II commença par réduire le nombre des fêtes religieuses, ne laissant subsister que les dimanches et vingt-quatre jours fériés. Il tenta d'interdire les processions qui détournaient le peuple d'un travail régulier. Il s'en prit aussi aux pèlerinages. Il donna des instructions pour interdire la communion trop fréquente. Enfin, il n'hésita ni à supprimer les fondations de messes, ni à interdire les confréries qui s'étaient multipliées dans des provinces peuplées de protestants récemment convertis au catholicisme.

La résistance populaire fut très vive. En Carinthie, en 1788, les villageois empêchèrent l'enlèvement des statues des petits oratoires qui jalonnaient les chemins, comme en Vendée. Les membres du clergé qui, parfois, étaient partisans des mesures de leur souverain et les appli-

quaient furent violemment pris à partie. Nombre d'entre eux furent molestés et blessés lors d'échauffourées. Certains durent signer des déclarations par lesquelles ils s'engageaient à revenir au culte traditionnel. Le souverain se résigna à l'apaisement en Carinthie car il était en guerre avec l'Empire ottoman. Mais d'autres troubles éclatèrent dans le Vorarlberg, au cours de l'été 1789; les Tyroliens exigèrent les mêmes concessions qu'en Carinthie et les obtinrent au début de 1790.

Comment s'étonner, dès lors, que des troubles éclatent aussi en Vendée dès 1791, c'est-à-dire dès l'application de la Constitution civile du clergé?

Les révolutionnaires sont les héritiers à la fois des libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle et des jansénistes. La Révolution française, suivant en cela la même politique que Joseph II, a systématisé les actions contre la religion traditionnelle en cherchant à imposer par la violence ses propres normes religieuses.

Elle rend illégitime la religion traditionnelle et légitimes toutes les actions d'inspiration janséniste. De plus, les révolutionnaires mènent des actions dans la tradition des libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle. En brisant les statues de la Vierge, en s'emparant des objets sacerdotaux, ils deviennent des impies aux yeux des catholiques. Ces actions, inspirées par les clubs des Jacobins, sont menées par les Gardes nationales contre des lieux de culte, dans les Mauges, notamment. Pour les clubs des Jacobins, à l'avant-garde de la Révolution, l'idée prévaut qu'un complot se trame dans l'ombre et que les prêtres en sont les agents. Ainsi, les actions contre le clergé sont-elles justifiées par les accusations portées contre eux.

Dès 1791, Dumouriez a montré du doigt le foyer de la rébellion : Saint-Laurent-sur-Sèvre :

« Les missionnaires de Saint-Laurent, écrit-il dans le Journal de sa tournée d'août, sont dangereux. Les sœurs de la Sagesse, tout utiles qu'elles soient pour les hôpitaux, sont dangereuses, et il serait bon de détruire leur chef-lieu de Saint-Laurent (...) Les missionnaires, qui sont les mâles de ces établissements, sont très dangereux : il faut les séculariser et les disperser. Leurs petites croix, leurs miracles ne devaient même pas être conservés sous

l'Ancien Régime; leur fanatisme ne porte qu'à rétrécir et incendier les esprits de faux scrupules. Il faut détruire également les deux établissements dont l'origine est trop mystique et l'institut trop politique. »

Dès lors, rien d'étonnant à ce que les gardes nationaux d'Angers mènent une expédition punitive contre les missionnaires!

Et La Révellière-Lépeaux, dans les Mauges, ne craint pas d'abattre une statue de la Vierge que les fidèles allaient implorer lors de leurs pèlerinages.

Toutes ces actions sont immédiatement interprétées comme un retour de l'Antéchrist. Et ceux qui les mènent sont les mêmes bourgeois impies qui viennent d'arrondir leur fortune domaniale en achetant les biens du clergé.

Grignon de Montfort avait vitupéré, dans ses cantiques, l'attitude des gens du monde au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans *les Outrages au Cœur de Jésus*, il regrettait déjà que « tous les idolâtres l'oublient », que « Jésus soit blasphémé chez eux », que le sacrement soit profané. Il dénonçait leurs comportements dans l'un de ses cantiques.

*Les uns vont jeter les hosties  
A des animaux furieux,  
D'autres le jettent par parties,  
Et dans la boue et dans les lieux.*

*L'un d'un canif, chose étonnante,  
Perce ce cœur tout amoureux,  
L'autre le jette en eau bouillante,  
L'autre le jette dans le feu.*

Il s'inquiétait de la montée presque irrésistible de ce courant de contestation de la religion au sein des gens du monde.

La Révolution, portant au pouvoir ces mêmes « gens du monde », libère une soif effrénée d'abolir tous les signes de l'ancienne religion. Ce mouvement qui va *crescendo* apparaît aux catholiques comme emporté par une dynamique que plus rien ne peut arrêter. Pour les catholiques,



la coupe est pleine. Dès 1791, une prière au Sacré-Cœur de Jésus devient le signe de ralliement de toutes les populations de la future région insurgée :

« Il est donc vrai que la malice des hommes est montée à son comble. Hélas ! L'impiété vous insulte jusque sur votre trône, et voudrait vous ravir vos adorations », dit cette prière.

« L'Église, votre épouse, est l'objet de ses persécutions, et, si vous ne venez à notre secours, presque tous les temples deviendront des cavernes de voleurs ; vos autels seront souillés, vos tabernacles renversés, et les chaires de vérité seront bientôt des chaires de pestilence. »

Les prières du peuple deviennent autant d'appels à Dieu pour qu'il exauce leurs vœux.

Le Sacré-Cœur est le symbole de l'intercession des fidèles auprès de Dieu. Ce Sacré-Cœur représente le cœur meurtri du Christ, le symbole des souffrances de celui qui a donné sa vie pour racheter les fautes des hommes.

Cette image qui mobilise les foules sera le signe de l'insurrection et lui donnera sa signification : la Révolution appelle le châtiment de Dieu pour mettre fin aux nouvelles souffrances du Christ devant les attaques contre la religion.

« O Cœur de Jésus ! Ma confiance en vous ne connaît pas de bornes ! Que ne puis-je, en m'offrant victime, satisfaire à votre justice irritée et d'attirer sur la France entière vos divines miséricordes ! O cœur de Jésus, veillez sur votre héritage ; dissipez les ennemis de votre sainte Église ; qu'elle triomphe de tous leurs efforts !... »

Les populations et le clergé excédés par tant d'abus verront arriver, grâce à l'insurrection, le moment tant attendu pour mettre fin à ce mouvement irrésistible.

L'insurrection de mars 1793 est le point culminant d'une lutte larvée, émaillée de troubles sporadiques qui éclatent ici ou là. Jusqu'à cette date, il n'y a eu que de brèves échauffourées ne pouvant déboucher sur un embrasement généralisé, car elles étaient vite réprimées. Les Gardes nationales des environs, promptement accourues, y mettent fin sans difficultés majeures. Seule l'insurrection de Châtillon, en août 1792, par son ampleur, sa violence et sa durée annonce réellement mars 93.

Le rétablissement de la milice, qui suit la mort du roi, est l'étincelle qui met le feu aux poudres. L'accumulation des tensions avait créé un climat propice.

Lorsque éclate l'insurrection de mars 93, et passé le premier mouvement de stupeur causé par la déroute des troupes républicaines du général Marcé à Chantonnay le 19 mars, les révolutionnaires en imputent la responsabilité aux prêtres. Ne pouvant admettre que des gens si rustres aient pu se soulever tous seuls, ils ont, bien sûr, recours aux explications qui prévalaient auparavant.

En mars 1793, le point de départ de l'insurrection se situe dans les Marches communes, la région la plus évangélisée par les mulotins.

Les insurgés ont ressorti les insignes qu'ils arboraient lors des pèlerinages. Certains portent les bannières de leurs paroisses. Ils proclament eux-mêmes qu'ils ne souhaitent que le retour de leurs « bons » prêtres. Savary, juge du district de Cholet, rapporte ces propos d'un paysan à son maître :

– Je ne nous soucions point de nobles ; je ne demandons point de roi ; mais je voulons nos bons prêtres, vous ne les aimez point.

Cette opinion reflète les motivations de l'ensemble des insurgés.

Savary a aussi insisté sur le comportement très religieux de ces premiers insurgés portant un chapelet et se signant avant de combattre. Il ne signale d'ailleurs pas l'existence d'un insigne particulier, comme le Sacré-Cœur rouge cousu à la veste. Celui-ci n'apparaîtra que plus tard.

Ailleurs, d'autres insignes religieux sont apparus, comme un insigne ou médaillon consacré à la Vierge Marie, où elle est entourée de chérubins sortant d'un nuage.

Beaucoup ont un chapelet. C'est un indice supplémentaire, qui confirme le caractère religieux de leur démarche mais, force est de connaître aussi le caractère protecteur de ces objets, véritables talismans, qui rassurent les combattants dans le feu de leur action guerrière. Certains ont sur eux des petits papiers, d'autres des reliquaires, contenant des symboles religieux.

Plusieurs jeunes vicaires des Mauges, dont Ferré, de Beaulieu, et Barbotin de Saint-Georges-du-Puits-de-la-Garde mettent leur fougue au service du soulèvement. De toutes les populations de la région insurgée, celle des Mauges était incontestablement la plus religieuse : rien d'étonnant à ce que les mots d'ordre y soient les plus religieux. On crie : « Vive nos bons prêtres ! » plus facilement que dans le pays de Retz, autour de Mache-coul.

Le moment du soulèvement est un moment religieux, essentiel, dans le rythme annuel de la pastorale catholique. Pâques était fixé cette année-là au 31 mars. La fête de Pâques achève la période du carême pendant laquelle les prêtres prêchent des sermons.

Le carême est le temps fort de la pastorale montfortaine. C'est commémoration du jeûne de Jésus-Christ dans le désert. Celui-ci a fui le monde et se prépare aux dures épreuves de la Passion. L'insurrection éclate donc à un moment propice à l'expiation de ses fautes devant Dieu. L'exemple de la mort du Christ venu racheter les fautes du monde inspire la geste des Vendéens prêts à donner leur vie à l'instar du « sauveur suprême ». La liturgie du carême, scandée par des célébrations commémoratives symboliques, concentre en elle l'opposition entre le péché et la grâce, l'enfer et le ciel, le monde des pécheurs et le salut divin.

Or, la Révolution incarne tous les péchés du monde ; tous les sermons de carême sont des condamnations de cette Révolution impie qui a fait succomber la France aux tentations du démon. La Vendée s'offre en bouc émissaire des péchés de la France.

Les sermons de carême sont en même temps des exhortations à Dieu pour qu'il vienne sauver la France. Les insurgés puisent ainsi la justification de leurs actes dans la parole religieuse.

Encore faut-il faire la distinction entre les violences spontanées du début mars, à Machecoul, Cholet, dans les petites villes du Nord-Vendée et le mouvement qui s'ébauche dans les Mauges après ces journées de fureur meurtrière.

C'est *a posteriori* que le clergé des Mauges donne une

finalité religieuse au soulèvement. Dès lors, les insurgés vivent au rythme de la succession symbolique des cérémonies du carême et de Pâques. Pâques, commémoration de la Résurrection du Christ, marque l'apothéose du mouvement : les combattants puisent leur énergie dans le *crescendo* de la liturgie chrétienne.

Les premières victoires, marquées par la débandade des Bleus, s'inscrivent sous le signe de Dieu. Elles apportent la preuve que leurs appels ont été exaucés. Le discours religieux acquiert encore plus de crédibilité. Dieu devient le guide suprême de ces combattants à travers les prêtres.

Les insurgés sont comme mus par une force qui les transcende et que rien ne peut arrêter. C'est pourquoi le clergé y voit la main du Très-Haut. Cette croyance en la transcendence divine permet d'interpréter les premières victoires comme l'expression de la volonté divine.

L'abbé Marchais invoque Dieu pour qu'il inspire au mieux les combattants :

– Daigne-t-il donc ce Dieu de bonté comme de justice mieux inspirer nos combattants et, si j'ose me servir de ces expressions, leur faire changer de batterie, c'est-à-dire de plan et de méthode pour mieux former et diriger leurs attaques ou leurs défenses, ne faisant rien qu'en son nom, dans l'ordre du plus grand bien et uniquement pour lui plaire ! Ils seront alors ou sûrement vainqueurs et triomphants de toute la malice de leurs ennemis, ou s'ils succombent pour le temps et meurent comme les Maccabées et tant d'autres héros de la foi, ils seront martyrs comme eux et victorieux pour l'éternité que je vous souhaite à tous. »

Le peuple insurgé devient lui-même le peuple élu de Dieu pour sauver la France, nouvelle tribu de Lévi en marche vers une nouvelle Terre promise. Pour les prêtres, Dieu a confié à la Vendée une nouvelle mission rédemptrice : comme Jésus-Christ mort sur la croix pour racheter les fautes des pauvres pécheurs, les Vendéens ont reçu l'appel de Dieu pour sauver la France impie. Ils sont prêts à donner leur vie pour cette cause. Ainsi le clergé substitue à la notion de peuple de la Révolution celle de peuple élu de Dieu.



Le propre de l'insurrection vendéenne est de mêler indistinctement dans le feu de l'action des hommes et des femmes que leur rang social séparait auparavant; la guerre efface les distinctions entre les classes, a-t-on dit souvent, oubliant un peu vite que tous les hommes ne sont pas au front. Mais en Vendée il s'agit d'une guerre d'une nature particulière: guerre civile, guérilla qui transforme toute personne en ennemi potentiel et le rend passible de mort immédiatement. D'autre part, le risque de mort qui efface les distinctions entre riches et pauvres unifie dans l'immédiat les insurgés.

La résistance à la Révolution a ainsi soudé toute une population.

Les émeutiers rendent la justice à la fois au nom du peuple qu'ils sont devenus et au nom de Dieu. Leur action de vengeance est revêtue d'une double légitimité divine et populaire. Les insurgés deviennent le bras armé de Dieu. Pour les curés de paroisse traditionnels, ils exécutent la sentence divine contre les impies. La Révolution finissait par payer son tribut à Dieu, les prédictions se réalisaient!

Les impies avaient traduit le discours libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle en actes contre la religion traditionnelle. L'abbé Chevalier « ne peut s'empêcher d'apercevoir la vengeance de Dieu sur la France, en général et sur toutes ses parties ». Sa thèse est simple: les bourgeois ont fini par abandonner toute religion. Ce sont des scélérats que les paysans, bras armé de Dieu, vont châtier comme ils le méritent. Aussi, l'abbé Chevalier excuse-t-il ces violences inspirées par Dieu. Durant toute l'insurrection, certains prêtres bénirent ainsi certaines violences, au nom de la vengeance divine.

Passés les premiers jours de mars, le clergé joue son rôle de pasteur au sein de l'insurrection, célébrant les offices, bénissant les combattants, les menant parfois à l'assaut en chantant des cantiques.

Selon la légende, l'abbé Barbotin saisissait des boulets de canon au vol pendant les combats et les brandissant, s'écriait:

— Voilà, mes amis, les œuvres de la charité. Si vous avez de la foi, il n'est rien dont vous ne soyez capables.

Nous triompherons des embûches des patriotes. Leurs foudres sont impuissantes contre celui qui défend avec courage la religion de ses pères<sup>1</sup>.

En s'en prenant à la religion, la Révolution a bouleversé un élément essentiel dans la vie des populations. Toute la vie quotidienne était régie par des principes d'ordonnement religieux.

La Révolution voulait abolir les fondements mêmes de l'existence de ces populations. Aussi, face au chaos qui les menaçait, elles se sont raccrochées à leurs croyances religieuses pour conjurer le mal. Elles ont utilisé tous les instruments auxquels les prêtres les avaient habitués: la prière, le chapelet, la confession.

Le bouleversement est si profond que les insurgés croient la mort proche. Le risque de perdre sa vie par la guillotine ou en se mêlant aux combattants rend obsédants les problèmes de l'au-delà et du rachat de ses fautes devant Dieu. L'insurrection offre à une multitude de gens simples comme aux femmes dévotes de la noblesse l'occasion inespérée d'avoir une mort semblable à celle du Christ.

La vie d'un pauvre pécheur n'est rien en proportion de l'énormité du crime contre la religion. La malédiction de Dieu risque de s'abattre sur la France, devenue fille impie de l'Église. La crainte du feu éternel suffisait à l'époque pour entraîner des réactions très dévotes.

En récitant leur chapelet au combat, les insurgés préparent leur mort. L'idée de sacrifice est présente dans tous les sermons. Les Vendéens sont prêts à mourir en martyrs comme les premiers chrétiens. Leur sacrifice qui rachète leurs propres fautes et celles de la Révolution est expiatoire.

1. C'est cette même anecdote, reprise et déformée par le récit républicain, qui fera dire que les Vendéens ne craignaient pas les boulets de canon, car ils ressuscitaient comme le Christ au bout de trois jours.

Le texte exact de Mercier permet de redonner sa véritable signification au fait historique: leur foi les rendait invincibles, mais nulle part il n'est dit qu'ils étaient immortels! On retrouve, de nombreuses fois, ce discours mis dans la bouche des curés qui ont participé à l'insurrection; dans le récit jacobin, l'anecdote est rapportée à titre de preuve du ridicule des croyances religieuses des Vendéens.

La mort courageuse de Louis XVI a valeur d'exemple. Les prêtres soulignent la mort très chrétienne et la dévotion de ce martyr de la Révolution et il entre dans la légende religieuse de la Contre-Révolution.

La violence des combats atteste de la foi des insurgés. « Jamais on ne vit un combat, un acharnement plus terribles! écrit Kléber, après la bataille de Torfou, le 19 septembre 1793. Les rebelles se battaient comme des tigres et mes soldats comme des lions! »

Ces combats ne cesseront qu'au retour à la liberté des cultes, après la paix de La Jaunaye, en février 1795.

Le rétablissement de la monarchie n'a été qu'un objectif secondaire pour les insurgés. La Vendée demeure globalement à l'écart des mouvements qui reprennent en Bretagne en 1799. Si quelques-uns des chefs survivants peuvent encore entraîner avec eux certains anciens combattants, la majorité des populations aspire au calme et reste insensible aux appels à reprendre les armes pour soutenir une dynastie largement déconsidérée par les attermoissements du comte d'Artois.

Le Concordat de 1801 consacre définitivement cette paix retrouvée. Le Premier consul a su tirer la leçon des événements. Bonaparte, fin stratège et politique avisé, a compris qu'il valait mieux avoir cette région avec lui que contre lui. Ce n'est pas un hasard s'il a confié les négociations avec le pape à celui qui a été l'un des principaux dirigeants politiques de l'insurrection, l'abbé Bernier.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Les œuvres de Louis-Marie Grignon de Montfort.

*Le Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge.*

*Le Secret de Marie.*

*L'Amour de la Sagesse éternelle.*

*Le secret admirable du très saint rosaire de saint Louis-Marie Grignon de Montfort.*

*Lettre aux amis de la Croix.*

*Cantiques.*

*La Prière embrasée, pour demander à Dieu des missionnaires pour la Compagnie de Marie.*

*Œuvres complètes, Paris, Le Seuil, 1966.*

### 2. Les ouvrages consacrés à Louis-Marie Grignon de Montfort.

BESNARD (Ch.), *la Vie de messire Louis-Marie Grignon de Montfort, prêtre missionnaire apostolique, vers 1770.*

BLAIN, *Mémoires manuscrits sur la vie de L.-M. Grignon, date présumée : 1724. Ce manuscrit peut être consulté au siège de la Congrégation des filles de la Sagesse à Saint-Laurent-sur-Sèvre.*

CHAUVIN (P.-M.), *le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, Rennes, Caillière, 1888.*

CROSNIER (Mgr), *Un grand semeur évangélique : le bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, histoire d'une vie, histoire d'une âme, 1927.*

CRUISHANK (Dr), *Blessed Louis-Marie Grignon de Montfort*